

gagner beaucoup d'argent, si ce n'était pas pour son fils ? De l'argent, elle en avait bien assez pour elle seule ; elle était déjà vieille, et si elle avait encore quinze ou vingt ans à vivre, c'était tout. A quoi bon gagner tant d'argent dont un jour on ne saura que faire ? L'argent, on ne l'emporte pas dans la tombe. Beaucoup s'en servent pour leurs plaisirs ; mais elle ne voulait plus de plaisirs ; après s'en être rassasiée, elle n'avait plus à en chercher aucun. Pour un peu elle se serait écriée :

— Argent, vil métal !

Le jeudi matin, n'y tenant plus, elle se rendit au boulevard de Clichy. Elle s'était dit qu'elle trouverait Paul dans son atelier. Elle voulait le voir, elle voulait savoir et ensuite faire des reproches. Elle en avait le droit : ce n'était pas elle qui avait été chercher son fils, c'était lui, de son propre mouvement, qui était venu à elle. Il ne lui était plus permis de se dérober à sa tendresse.

Elle entra dans la loge de la concierge.

— Madame, dit-elle, M. Paul Lebrun est-il son atelier ?

— Non, madame, répondit la concierge, M. Paul n'est pas venu ici depuis dimanche matin.

— Mon Dieu ! serait-il malade ?

— Non, pas lui, c'est son père qui est malade, et M. Paul ne peut pas le quitter.

— La maladie de M. Lebrun père est donc dangereuse ?

— Plus maintenant, car il va beaucoup mieux ; mais il a failli mourir d'un coup de sang.

— Ah !

— C'eût été une grande perte, car M. Lebrun est un bien brave et bien honnête homme. Et ce qu'il aime son fils, ce n'est rien de le dire.

— Comment avez-vous appris sa maladie.

— Je ne saurais rien sans une lettre qui est venue ici pour M. Paul et que mon mari a portée rue Laint.

— Il a vu M. Paul ?

— C'est à lui-même qu'il a remis la lettre.

— Et vous êtes sûre que M. Lebrun va mieux, qu'il est hors de danger ?

— Oui, madame, grâce au docteur Delteil. D'après ce que M. Paul a dit à mon mari, son père sera complètement remis dans quelques jours.

Léonie remercia la concierge et se retira.

Dans la rue elle poussa un long soupir de soulagement. Ainsi, tout ce qu'elle avait pensé était faux, elle n'avait eu que de mauvaises idées.

— Je suis une malheureuse, se dit-elle, comment ai-je pu douter du cœur de mon fils ! Ah ! je ne le lui dirai pas !

X. — LE BON ET LE MAUVAIS CÔTÉ

Ce même jeudi, vers une heure de l'après-midi, Forestier, vêtu de son complet, coiffé d'un chapeau de feutre neuf, forme melon, se dirigeait vers la rue Lafayette.

Il songeait à bien des choses : à la fortune qui, chaque fois qu'il croyait la tenir d'un côté, lui échappait d'un autre ; à la situation dans laquelle il se trouvait vis à vis de la brocanteuse.

Après tout, cette situation n'avait rien de désagréable, au contraire, il était toujours sûr de trouver chez Mme Prudence, non pas tout l'argent qu'il voudrait, mais au moins celui qu'il lui fallait pour vivre, et cela en attendant mieux.

Tout de même, il avait été bien inspiré le jour où il s'était présenté chez cette femme pour lui vendre le coffret volé.

Elle se faisait bien un peu tirer l'oreille pour lui ouvrir sa caisse, mais elle finissait toujours par lui donner satisfaction.

D'ailleurs, à présent il n'avait plus à être timide et craintif en face d'elle, il avait sa force à opposer à la sienne ; si elle le tenait par l'argent, il la tenait autrement, lui, et plus solidement encore.

Il la trompait et n'avait pas à craindre d'être trompé par elle. Si elle avait des armes contre lui, il en avait aussi contre elle. Oh ! elle n'avait qu'à se bien tenir, à ne pas se montrer trop fière de posséder les papiers. Est-ce que d'un mot il ne pouvait pas renverser, comme un château de cartes, tout l'échafaudage de ses combinaisons ténébreuses ?

Il se sentait suffisamment garanti contre la mauvaise foi possible de son alliée.

Passant d'une pensée à une autre, il se rappelait, comme on se souvient d'un horrible cauchemar, les mauvais jours de son passé. En avait-il assez mangé, de la vache enragée, avant de se faire coiffer sottement, après s'être enfui de l'hôtel Villarceau ! Huit longues années de prison, ensuite la plus épouvantable misère, des journées passées sans avoir rien à se mettre sous la dent, des nuits sans autre gîte que l'arche d'un pont.

Mais il était déjà loin, ce temps-là, et la série noire était épuisée.

Mme Prudence et Elisabeth étaient dans le magasin, occupées à remettre en place des bronzes qu'elles venaient de montrer à des clients, lorsque Forestier entra.

— Ah ! enfin ! fit la marchande.

Et elle fit signe à Forestier de la suivre.

— Tiens, se dit Elisabeth, j'ai cru voir entrer un client, je ne le reconnaissais plus ; ce n'est plus un mendiant, tant mieux. Mais je voudrais bien savoir ce que Mme Prudence peut avoir affaire avec cet homme ; elle le traite tout à fait en ami, c'est drôle. Ils doivent se connaître depuis longtemps.

Après avoir fait entrer Forestier dans le petit salon, la marchande à la toilette ferma soigneusement la porte, puis se tourna brusquement vers son associé :

— Vous voilà, ce n'est pas malheureux ! dit elle ; ah ça ? d'où sortez-vous ?

— Pas de l'enfer, bien sûr ; donnez-vous la peine de me regarder et vous verrez que je ne ressemble pas au diable. Eh bien ! comment me trouvez-vous ?

— Bien. Aujourd'hui, au moins, vous êtes présentable.

— Grâce à vous, madame Prudence, qui m'avez tiré de mon affreuse misère.

— Nous verrons si vous en serez reconnaissant. Mais asseyez-vous et dites moi ce que vous avez fait depuis huit jours.

— Vous savez bien que je suis allé là bas.

— Vous avez été long à faire ce voyage.

— Écoutez donc, c'est qu'il y a loin d'ici à La Palud.

— Qu'est-ce que c'est que La Palud ?

— Un tout petit village dans les Cévennes ; c'est à La Palud que l'Espagnol a abandonné la petite fille dans une étable, au milieu des moutons.

— Ah ! Eh bien ? interrogea anxieusement Mme Prudence.

— Eh bien, je n'ai plus trouvé à La Palud celle que j'y allais chercher.

— J'en avais le présentement ; mais elle n'est pas morte, j'espère ? dites moi vite ce qu'elle est devenue.

— Je vous dirai tout, madame Prudence, mais un peu de patience ; cependant je veux vous rassurer tout de suite en vous apprenant que la jeune fille n'est pas morte et qu'elle se porte à merveille. Là, êtes-vous contente ?

— Oui. Maintenant parlez, je vous écoute.

— La petite a été recueillie par les bonnes gens qui l'avaient trouvée dans l'étable de leurs moutons : un nommé Reboul, vannier de son état, et sa femme. Ils n'avaient pas d'enfant et n'espéraient plus en avoir ; ça ne pouvait se trouver mieux. Donc ils élevèrent la pauvre petite abandonnée et en firent en quelque sorte leur fille. Il va sans dire qu'ils l'aimèrent, la femme surtout. Il est vrai que la petite méritait d'être aimée ; par sa gentillesse, sa douceur, son obéissance, ses caresses, elle récompensait ses nourriciers de l'affection qu'ils avaient pour elle.

Tout enfant encore on admirait déjà ses grands yeux noirs, sa chevelure d'ébène qui tombait en désordre sur ses épaules.

Elle grandit. A quatorze ans, elle était la plus jolie fillette qu'on eût encore vue dans tout le pays des Cévennes.

En me parlant d'elle une femme de La Palud m'a dit :

— " Elle s'est épanouie au soleil et au grand air, comme la plus belle fleur de nos montagnes."

Bref, madame Prudence, toutes les personnes que j'ai interrogées m'ont fait le plus grand éloge de Mlle Georgette.

— Ah ! elle s'appelle Georgette ?

— Oui, c'est le nom que Mme Reboul lui a donné. Il lui fallait un nom, et la bonne femme ne pouvait pas deviner qu'elle s'appelait Thérèse.

— Sans doute, Mais pourquoi a-t-elle quitté ses parents adoptifs ?

— Elle ne les a pas quittés, elle les a suivis.

— Où cela ?

— Oh ! pas bien loin de Paris, à Montlhéry.

— Et la jeune fille est à Montlhéry ?

— Oui, madame Prudence.

— Vous en êtes sûr ?

— J'y suis allé.

— Et vous l'avez vue ?

— Je l'ai vue.

— Mais je ne pouvais pas désirer mieux ; nous sommes servis à souhait, Forestier.

— Alors, madame Prudence, dit-il mielleusement, tout arrive comme si vous l'aviez commandé.

Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu.

— Comment se fait-il que les époux Reboul soient venus s'installer à Montlhéry ? demanda-t-elle.

— Tout simplement parce qu'un cousin du vannier lui a laissé un héritage dans cette petite ville, une auberge qui a pour enseigne " Au Faisan doré."

— De sorte que Reboul et sa femme sont devenus aubergistes ?

— Oui, l'auberge est tenue, aussi mal que possible, paraît-il, par Célestin Reboul. Il se grise abominablement, fait des crédits à tort et à travers, prête bêtement son argent, n'est pas toujours poli avec les voyageurs, qui, mécontents, s'en vont et ne reviennent plus.

— Et la femme ne met pas ordre à cela ?

— Mme Reboul est morte il y a huit ou dix mois après que son mari, homme rangé et travailleur autrefois, lui en eût fait voir de toutes les couleurs ; Reboul s'est étourdi, ébloui de son aisance, sa fortune inespérée l'a perdu.

— Que fait donc la jeune fille dans cette auberge ?

— Elle y est un peu et même beaucoup servante ; elle sert les voyageurs, car il en vient encore, grâce à elle.

— Pauvre Georgette !

— Dame, ce n'est pas elle qui a choisi sa destinée.

— Heureusement cela changera.

— Oh ! quant à ça, c'est certain.

— Avez-vous pris des renseignements sur elle à Montlhéry ?

— Je n'y ai pas manqué.

— Que dit-on d'elle ? Est-elle honnête, sage ?